L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX, NO. 73, RUE DU CHANTIER

NOUVELLE-ORLÉANS

DIMANCHE MATIN, 4 OCTOBRE.

LES NOCES DE DIAMANT.

Vingt-cinq années de mariage, c'est un bonheur qui se voit encore souvent; et qui, sans être la moyenne des mariages, ne s'en écarte cependant pas de beaucoup. Cinquante années ou les noces d'or sont déjà la grande exception; et l'on regarde comme des privilégiés les Baucis et les Philémon qui coulent la main dans la main, atteindre le demi-siècle.

Quant aux noces de diamant, elles sont si rares, qu'elles méritent d'être mentionnées religieusement.

Une famille gérovoise a célébré, il y a quelque temps, à Laforce (Dordogne), ce mémorable anniversaire. Voici le récit de cette fête, adressé au *Journal de Genève*, par un des témoins:

Au mois d'août 1814, le jeune ministre Aimé Bost, épousait à Geneve Mlle Jeanne-Françoise Pasteur. En 1874, le vieux pasteur et sa fidèle compagne, retirés à Laforce (Dordogne), auprès d'un de leurs fils, voyaient se grouper autour d'eux pendant une fête d'une semaine tous ceux de leurs descendants qui avaient pu accepter le rendez-vous: huit fils, quatre belles-filles, dix-sept petits-enfants, et un arrière-petit-fils. Le caractère de cette réunion, c'est le grand nombre d'ecclésiastiques dont elle se composait: le père, six fils, deux belles-filles, et un petit-fils par alliance, dix en tout, plus qu'il n'en faudrait pour faire un consistoire.

Vingt-sept membres de la famille, sans parler de ceux que le sang lui plus, manquaient au rendez-vous, empêchés soit par leur âge ou leur santé, soit par le trop grand éloignement (un des fils habite avec sa famille les bords des Etats-Unis).

Le moment le plus solennel de la fête fut, sans contredit, le renouvellement de la bénédiction nuptiale prononcée à cet effet dans le temple par le fils aîné de la famille, et la prédication qui l'accompagna. En face de la chaire, sur deux fauteuils, les deux vieillards, groupés autour d'eux à droite et à gauche, dans les membres présents de la famille; puis dans l'enceinte du temple et jusqu'au fond des galeries, la foule des amis accourus de Laforce, de Bergerac, de Sainte-Foy, d'Aduze, de Genève même et d'ailleurs.

Après un jour consacré à la famille seule, où ceux qui ne se connaissaient pas apprirent à se connaître, et où ceux qui s'étaient perdus de vue depuis des années retrouvaient connaissance, le vieil jour de la fête, il y eut une seconde journée pour les amis, puis une troisième pour les ainés, et enfin une journée pour la paroisse et pour quelques invités.

Le samedi soir, une table de deux cents cinquante couverts, dressée en fer à cheval dans la cour de Maytaud, réunissait les membres de l'église, les membres du comité de Laforce, des paysans et des professeurs, des nationaux et des dissidents, des médecins, des magistrats, des notaires, l'ex-maire, des conseillers municipaux, des conseillers presbytéraux, et un grand nombre de dames de la ville et de la campagne.

Douze médailles d'argent, destinées à rappeler les souvenirs de ce jour, furent distribuées aux chefs des différentes branches de la famille. Un habile photographe, M. Fischer, en exécuta un certain nombre de groupes destinés à être réunis en albums; de nombreux autographes ont été échangés; douze feuilles sur parchemin, œuvre d'une virtuose, préparée à Genève, ont reçu les signatures de tous les membres présents, avec la mention de ceux qui ne sont plus: une place était réservée pour les absents.

Puis a sonné l'heure de la séparation, moment toujours triste et sérieux, plus sérieux encore lorsque des enfants qui, tout des parents octogénaires, s'apprêtent à reprises, le vieillard, en bénissant ceux qui partaient, leur dit: «Aimez-vous les uns les autres. Aimez tous les hommes, toutes les églises; il y a du bon partout!»

UN DRAME DANS LES GLACIERS. — On écrit de Tournayon, le 3 septembre, à l'*Ami du Peuple*:

«Une nouvelle catastrophe à enregistrer dans les fastes des grandes ascensions alpines. Je pense vous faire chose agréable en vous communiquant le récit, succinct, les détails de cet événement tragique qui a eu pour théâtre le versant italien du Mont Blanc. Le *Figaro* seul, je crois, peut avoir reçu quelque chose à ce sujet d'un simi correspondant alors du passage ici; mais il n'aura pu certainement publier tous les détails que je suis à même de vous donner et dont je vous garantis l'exactitude.

Le sieur James Aubry, Garth Marshall, de Leeds (Angleterre), accompagné des guides Jean Fischer, de Meiringen, et Ulrich Almer, de Grindwald (Suisse), arrivait à Courmayeur le 25 août, dans le but de tenter l'ascension du Mont Blanc par le glacier du Brouillard, passage inconnu jusqu'ici impraticable. Partis d'ici le lendemain à dix heures du matin, ils ne eurent aucun accident de glacier jusqu'à de l'endroit, et ne prirent qu'un porteur pour porter les provisions et des portouvertures. Quoiqu'ils atteignissent d'assez bonne heure l'aiguille du Chaîtelet, après six heures de marche, de jugeant bon de ne pas s'aventurer sur le glacier et passerent la nuit au milieu des rochers.

A deux heures du matin ils ont après avoir renvoyé le porteur avec les provisions, ils s'engagerent sur le glacier du Brouillard, qu'ils parcoururent sur toute son longueur. Arrivés au pied de la Pyramide, à 3,867 mètres au-dessus du niveau de la mer, il fallait trouver un passage pour gravir la côte et rejoindre la sommité du Mont-du Brouillard, dont le colosse n'aurait plus présenté que des difficultés secondaires. Mais ce fut en vain qu'ils firent le tour de la pyramide, ils ne trouvèrent point de passage, ils ne trouvèrent point de passage, ils ne trouvèrent point de passage